

Livre. Entretiens pas si convenus entre le ministre UMP Darcos et le pédagogue de gauche Meirieu.

Des hauts dans le débat sur l'école

Deux voix pour une école, par Xavier Darcos et Philippe Meirieu, avec Marielle Court, éd. Desclée de Brouwer, 203 pp., 14,50 €.

Jouons un peu. Qui, du ministre délégué à l'Enseignement scolaire, Xavier Darcos, et du pédagogue, Philippe Meirieu, dit: «Je ne conçois pas que l'on puisse enseigner sans être un pédagogue: le professeur n'est pas un savant, installé sur une estrade, qui récite des exposés théoriques devant des élèves pétrifiés»? Meirieu? Perdu. On essaye encore? «Les savoirs ne sont pas négociables dans la classe et l'autorité de l'enseignant n'est pas discutable par les élèves»? Darcos? Perdu. Ce chassé-croisé fait l'intérêt de *Deux voix pour une école*, enfin publié après que Jean-Pierre Raffarin en a bloqué sa parution en octobre. Evidemment, chacun plaide pour sa vision de l'école et insiste, depuis la parution du livre, pour faire entendre sa différence. Comme si le jeu avait été trop loin et qu'il était politiquement intenable d'admettre que les lignes du débat ont bougé. C'est pourtant ce que démontre le livre, dans un registre nettement moins spectaculaire mais plus convaincant que les pamphlets du moment. Darcos s'en explique: «Le débat "pédagogie contre savoir" a conduit sans doute à

une exacerbation des positions, voire à une caricature des personnages (...). Toutefois, le professeur confronté à ses problèmes quotidiens dans la classe (...) ne se demande pas: "Suis-je un pédagogue ou un républicain?" Il est, bien évidemment, l'un et l'autre.»

Oubliées donc les tirades d'antan sur les «pédagogues professionnels», dont la «science exacte» ne convainc pas «l'opinion publique» (1), Darcos reproche désormais surtout aux années 1970 d'avoir été plus profitables «aux jeunes qui étaient bien entourés par leurs parents [et] pouvaient laisser libre cours à leur fantaisie, sans risques importants pour leur formation culturelle». Une «caricature» selon Meirieu, qui rappelle qu'«après la récréation de 1968, l'ordre est vite revenu». Reste en revanche entière, selon lui, la question du «sens»: «Les savoirs ne peuvent être assimilés et intégrés que s'ils ont du sens pour ceux qui les apprennent.» Darcos pense, lui, que «la liberté est un point d'arrivée, et non de départ». Meirieu maintient: «Les [élèves] savent bien que personne n'apprend à jouer du piano sans monter des gammes. Et monter des gammes, c'est ennuyeux. Cependant, pour monter des gammes en assumant l'ennui de l'exercice, il faut avoir la perspective de

jouer un jour de l'instrument avec plaisir.» Reste à savoir si le ministre de droite est audible par ses amis lorsqu'il admet qu'il «faut partir du besoin de l'élève, [que] tant qu'on partira de la discipline, tant qu'on imaginera un professeur faisant un cours magistral dans sa classe derrière son bureau, alors l'hétérogénéité ne se réglera jamais». Et si le pédagogue de gauche est audible des siens quand il rappelle que certains établissements privés sont plus fidèles aux exigences de promotion sociale – «J'ai longuement collaboré avec un établissement privé sous contrat dont le projet pédagogique me semblait exemplaire... tandis que je rechignerais à travailler dans des établissements publics dont la politique sélective est contraire aux idéaux républicains.»

A moins que la droite ne conclue que Darcos s'est gauchisé à trop fréquenter les enseignants, et que la gauche juge Meirieu droitisé à trop fréquenter les ministres. Darcos en fait le constat: en matière d'éducation, «gauche et droite perdent leur boussole». Une voix pour deux écoles offre précisément une intéressante redéfinition des points cardinaux de la politique éducative. ◀

EMMANUEL DAVIDENKOFF

(1) *L'Art d'apprendre à ignorer*, Plon, 2000.